

ENTRE DEUX MAUX, CHOISIR LE MOINDRE



I
Mr Vieuxdude. — Voilà un bon campagnard qui ne connaît pas du tout les règles du savoir-vivre.
— Pardon, monsieur ?



II
Oncle Penout. — Qu'y a-t-il pour vot' service ?
Mr Vieuxdude. — Pas grand'chose ; retirer votre casque qui me gêne pour bien voir. D'ailleurs, c'est l'usage ici et...



III
Oncle Penout. — Oh, pas la peine de se fâcher. Voilà !...
Je crois bien que Mr Vieuxdude a regretté son intervention.

NOUVEAU DÉCORÉ

Gros et gras, M. Barbillon se réveille en sursaut, se jette à bas du lit et cherche à tâtons la fenêtre dont il tire les rideaux.

— Sapristi de sapristi ! s'écrie-t-il. Il tarde à venir le jour...

— Qu'est ce qu'il y a encore ? gémit une voix assourdie.

Mais une allumette est frottée, la bougie s'allume et sur le lit, entortillé dans les draps boursoufflés, se dessine un corps en boule. Une tête grisonnante se montre, deux yeux clignotent, un soupir s'échappe.

M. Barbillon s'approche. Il a l'air tout furieux avec sa tête chauve, son front proéminent, ses mâchoires avancées, et, penché sur madame Barbillon :

— Penses-tu que je serai décoré !

— Tu n'en dors plus vraiment, gémit-elle, je suis fatiguée, laisse-moi reposer.

— Titine ! Titine ! supplie-t-ii.

— Laisse-moi, tu me rendras malade.

Elle lui tourne le dos pendant qu'il marmonne :

— Oh ! les femmes !... les femmes !...

Il n'est qu'une heure à la pendule ; il souffle la lumière et se recouche.

Il sait qu'il ne dormira pas ; il voudrait lier conversation. Une colère le prend, il se retient pour ne pas la battre, il pense :

— Ah ! si j'étais décoré, comme elle serait attrapée.

Il entend sonner la demie, puis deux heures et demie. Il n'y tient plus et brusquement il est à terre. Il passe dans le cabinet de toilette, parcourt fiévreusement la salle à manger et le salon. Il attend le jour qui paraît enfin. Alors, il se rase d'une main mal assurée, endosse un veston quelconque et se précipite dans l'escalier.

Quatre heures ! Le voilà dans la rue, mais les kiosques sont encore fermés. Il va à l'aventure demandant l'Officiel aux porteurs de journaux. Aucun ne l'a.

Il se souvient que dans la rue du Croissant se fabriquent les journaux, et que des cafés reçoivent toute la nuit. Il y vole, mais il n'ose en franchir le seuil, intimidé par la foule qui s'y bouscule en buvant.

Il demeure ahuri les jambes en compas. Il se détourne au grincement d'une devanture. C'est un marchand de papiers qui s'ouvre. Il s'élançe.

— L'Officiel, s'il vous plaît ?

On le lui tend, il a déjà payé.

Alors tout courage l'abandonne. Il s'en retourne à pas lents, le tâtant comme s'il y palpaît une croix, le retournant, le sentant. Il en lit cependant les caractères apparents, et il est heureux de ne pas trouver à cet endroit le nom des décorés.

Il a parcouru le sommaire. Il a vu : Décorations. Sa main a tremblé, son cœur n'a plus eu de battements.

Subitement, il le déplie. Il regarde les titres, mais il saute celui des décorations. Il pâlit, il rougit. Il marche tantôt lentement, tantôt vite. Il retient sa respiration ou il souffle fort. Il se dit : mon vieux, tu ne l'es pas... décoré. Il s'efforce d'ancrer cette pensée dans sa tête ; il la répète à haute voix. Placidement il plie le journal, le met en poche et gagne son domicile, et, tout à coup, la porte de la rue franchie, il le reprend, le rouvre fébrilement, et, par un hasard providentiel, il tombe sur son nom.

Il est comme fou. Il bondit dans l'escalier, glisse trois ou quatre fois, se heurte à la rampe, entre chez lui en coup de vent, bouscule les meubles, casse une carafe et, pénétrant dans la chambre à coucher, agite l'Officiel et crie : Titine ! Titine, je suis décoré... n'entend pas sa plainte de femme trop brusquement réveillée, s'échappe et court d'une traite jusqu'au Palais-Royal où, depuis longtemps, il avait mentalement fait choix d'un ruban large et long.

L'astucieux marchand reçoit les clients.

M. Barbillon regarde. Ils sont là une vingtaine déjà, les nouveaux décorés ; il se met à la suite ; d'autres arrivent et la queue s'allonge.

Enfin, son tour est venu ; il le tient son ruban, il en demande quatre pareils, en attache à sa redingote, à son gilet et regrette de ne pas avoir un pardessus. Et tout à coup, il aperçoit, là, sur un coussin de velours,

une croix grosse et lourde, étoilée de diamants.

— Combien ? murmura-t-il, anxieux.

— Cinq cents.

Il paie, il est dehors. Il marche. Il a grandi de cent mètres, grossi de cinquante, il cube une montagne. En rentrant chez lui, il passe de flanc, tellement la porte lui semble étroite, il courbe la tête, la croyant trop basse.

Il vit dans sa gloire.

Mme Barbillon s'est levée et l'a embrassé. Ils sont à table. Il a commandé des vins fins et des plats de choix. Il avait dit la veille : nous ne sortirons pas demain 14 juillet, il y a trop de crapule dehors ; tout à l'heure sa femme devra mettre sa plus belle robe et l'accompagner. Il endosse son habit de cérémonie et enjoint au cocher qu'il a hélé de les mener à la Revue. Il se poste à la Cascade, et quand passe le président de la République, il pousse un vivat formidable qui lui vaut un coup de chapeau.

Trop d'honneur ! Il chancelle, il tombe comme foudroyé. On se précipite. Il n'entend pas la voix de sa femme, il ne la voit pas non plus, mais il a la joie de reconnaître un de ses collègues, qui rata la décoration, lui, et d'un geste simple, il montre sa boutonnière et murmure. C'est un hochet que je n'avais pas demandé.

Ainsi mourut M. Barbillon, chef de bureau de ministère, après trente ans de loyaux services et en sa cinquante-sixième année. Comme ces éphémères qui ne vivent que quelques heures, il ne vécut réellement que le jour de sa mort. Sa lourde et grosse croix, étoilée de diamants, lui fut mise sur la poitrine après sa toilette de mort achevée, mais sa veuve eut soin de la retirer au moment de la mise en bière, en marmonnant sur un ton dolent de budgétivore réduite à la portion congrue de la retraite anticipée :

— Pour la valeur... d'abord..., et puis... il ne la sentirait plus, sa croix.

JÉRÔME MONTEI.

IL AVAIT CONNU DE MEILLEURS JOURS



Elle (furieuse). — Me diras-tu pourquoi tu me fais toujours une pareille mine ? Quel genre de vie menais-tu donc avant de te marier.
Lui (avec un gros soupir). — Une vie tranquille.